

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 75 (1948)
Heft: 6

Artikel: Le théâtre en Pays de Vaud : vingt questions et trois fois trois... coups
Autor: Verly, Albert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-226499>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le théâtre en Pays de Vaud

Vingt questions et trois fois trois... coups

Le dimanche 14 décembre 1947, la Fédération vaudoise des Jeunesses campagnardes a convoqué ses membres à Savigny, pour un concours intellectuel individuel, suivi d'un concours d'interprétation dramatique inter-sections. Concours régional, précisons.

Excellente idée qui va plus loin qu'on pourrait le supposer.

Le concours individuel comprenait une vingtaine de questions : historiques, géographiques, d'économie rurale, civiques et agricoles. Ça vous donnait tout de suite le degré de culture générale du concurrent. Le jury a été agréablement surpris par des lurons à qui on ne la fait pas facilement. Ça n'a l'air de rien, mais on se disait que ce genre d'épreuve est un fameux moyen de faire le point, de savoir, pour soi, à quoi en sont nos méninges.

Parce qu'il ne s'agissait pas d'un concours préparé comme des examens d'études. Et son but n'était pas de pousser les jeunes campagnards à une puissante érudition. Non, c'était simplement pour leur rappeler qu'il y a culture et culture. Et que la jugeotte avec une bonne instruction rendent bien des services dans la vie du citoyen.

Ceux qui ne brillent pas, peuvent toujours se dire que telle ou telle questions devraient les intéresser davantage, que le moment est venu d'ouvrir leur esprit un peu plus largement ou qu'un rien de lectures leur donnerait des vues plus claires et plus agréables sur bien des questions pratiques et sur leur propre condition.

A présent, on a tellement l'habitude de se spécialiser qu'on oublie vite tout ce qui ne regarde pas notre intérêt immédiat ou notre spécialité. Sauf peut-être en campagne, dans les villages, où le citoyen participe à l'organisation de la communauté,

à la gérance des affaires, qui, en ville, sont du ressort de fonctionnaires *ad hoc* et où la politique appartient aux politiciens.

Ce qui revient à dire qu'un paysan a besoin d'une culture plus générale qu'un employé au gaz, un dentiste ou un commis de banque.

C'est à faire comprendre cela aux jeunes agriculteurs, que la Fédération des Jeunesse campagnardes s'applique, en organisant ces concours intellectuels.

Respect pour le comité ! On voudrait voir ces concours se multiplier. Ça serait même amusant qu'on puisse s'y inscrire à tout âge. On irait le dimanche faire son petit test, histoire de voir à quoi on en est. Après son examen de conscience, au sermon, le matin, ça remplirait bien la journée.

On pourrait aussi lancer l'idée dans les associations sportives. Les membres, après les grandes compétitions, iraient passer un petit examen particulier, ce qui leur permettrait de savoir si, à part les muscles et la souplesse, il leur reste autre chose. Comme on contrôle son poids.

* * *

Le soir, à la grande salle de Savigny, trois sociétés ont donné trois pièces en un acte : la Jeunesse de Lavey-Châtel, *Le Pas dangereux*, d'Henry Verne ; la Jeunesse de Cugy, *Les petits plats dans les grands*, de William Aguet ; la Jeunesse de Puidoux, *Maldone*, de Jules Gille. La société de Cugy s'est classée première et les deux autres secondes ex aequo.

Cugy sortit avec une assez grosse avance. L'équipe s'était adressée à un metteur en scène qui la fit travailler et ça se voyait tout de suite. Un exemple à suivre.

Les trois sociétés, en s'attaquant à des comédies vaudevillesques, ont fait preuve

de courage, car c'est le genre le plus difficile à interpréter. C'est aussi avec ça qu'on forme des éléments et qu'on apprend vraiment à jouer assez bien, pour pouvoir entreprendre l'étude de pièces plus sérieuses ou plus importantes.

Il y a plus de mérite à cela, que de se lancer dans ces grandes «bastrigues» telles que *Roger la Honte*, *Le petit Jacques* ou *l'Auberge des Adrets*, en s'imaginant que

les costumes, le texte ampoulé et l'action mélodramatique remplacent le talent.

Tant mieux si les concours de la F.V.J.C. suscitent dans les villages, des groupements d'amateurs décidés à faire un petit apprentissage des planches en prenant la chose par le commencement. L'émulation sera salutaire et peut-être arriveront-ils à nous débarrasser d'un certain répertoire, usé et empêtré de fausse grandeur.

Albert Verly.

Chez les Vaudois de Londres...

Comment on a fêté le 24 janvier

Nous avons reçu de M. E. Giddey, lic. litt., par l'entremise de M. Alfred Renou, proche parent de H. Renou, le fondateur avec L. Monnet du « Conteur Vaudois » en 1862, la correspondance suivante qui nous a fort touché. Nous espérons qu'elle se renouvellera et que le « Nouveau Conteur » permettra ainsi de resserrer les liens qui nous unissent avec les Vaudois de Londres, et vive leur « Confrérie » ! Elle vaut, sur les bords de la Tamise, celle des pirates... d'Ouchy !

rms.

Trois Vaudois qui se rencontrent, a-t-on coutume de dire, forment aussitôt une société. Les Vaudois de Londres n'ont point voulu faire exception à la règle : Ils ont fondé la « Confrérie des Vaudois de Londres ». Respect pour eux !

Je m'empresse d'ajouter qu'ils étaient plus de trois, le soir du 24 janvier, à l'hôtel Dorchester. Une centaine de messieurs en habit noir et de dames dans leurs plus beaux atours, avaient répondu à l'appel du comité d'organisation. Ils étaient venus des quatre coins de la vaste métropole anglaise dans un double but : assister à la première réunion de la nouvelle confrérie et célébrer le 150^{me} anniversaire de la Révolution vaudoise. La soirée, selon une saine tradition de chez nous — et d'ailleurs aussi — commença par un dîner, un de ces repas après lesquels on se sent en forme pour

parler du rationnement et constater « qu'au fond, ces restrictions, c'est supportable ». Il y eut notamment un poulet, baptisé d'Echallens, qui s'attira la sympathie de chacun.

Après les nourritures du corps, les nourritures de l'esprit. Le premier plat fut servi par M. Renou, président de la Confrérie : Il dit sa foi en la société qui vient de naître ; elle veut être un lien entre les Vaudois de Londres ; elle leur permettra de se retrouver en une atmosphère semblable à celle de leur pays natal ; mais elle n'exclut nullement les Suisses qui, les malheureux, n'ont pas eu le privilège de naître Vaudois. Elle ouvre ses portes à tous ceux qu'anime un même amour pour la terre romande.

Le soussigné, prenant ensuite la parole, rappela les événements glorieux de janvier 1798. Cet exposé fut, au dire de certains, assez intéressant. Mais l'orateur croit plutôt que, par leurs applaudissements, les auditeurs voulurent le remercier de ne pas avoir parlé trop longuement et que chacun avait hâte de voir commencer la troisième partie de la soirée, un bal qui, lui, fut incontestablement trop court.

Vers 11 heures, pour donner à l'orchestre un moment de répit, Mlle Paul Déglon lut un fragment de Ramuz et M. Guichard prouva qu'après un séjour de trois ans à Londres, il ne parlait pas encore vaudois avec l'accent cockney. Il nous raconta une ou deux bonnes histoires de chez nous, notamment celle du... Mais je m'arrête ici, car, si je commence, Dieu seul sait quand je finirai.

E. G.